

1. FEDERER : DES PAYSAGES VECTEURS DU NATIONALISME

L'un des traits du nationalisme consiste à surmonter toutes les différences locales au profit d'une union nationale, ou, pour citer la formule d'Ernest Renan (1882, *Qu'est-ce qu'une nation ?*) : « l'essence d'une nation est que tous les individus aient beaucoup de choses en commun, et aussi que tous aient oublié bien des choses ». La semaine passée, nous avons analysé certains mythes fondateurs et traits d'un folklore germanique à l'origine d'un imaginaire national identitaire. Toutefois, cette « communauté imaginée », pour reprendre les termes propres à Benedict Anderson, ne suffit pas à caractériser le nationalisme allemand. Encore faut-il concrétiser son effectivité, c'est-à-dire la faire advenir dans l'histoire. Ce pouvoir fédérateur est un autre aspect du nationalisme allemand. Comme l'a montré l'historien Alon Confino c'est, par une action commune que les antagonismes peuvent être dépassés :

“The **striking ability** of nationhood to integrate diverse, and frequently hostile, group within the nation is forgotten too easily. The full force of this fact is clear **when we consider nationalism not as an ideology**, like liberalism, fascism, or communism, **but as a religion**. **Nationalism, like religion, is a common denominator** that defies gender, regional, social, and political divisions, relegating these categories to secondary position”¹.

Il faut entendre le terme de religion dans son deuxième sens : *re-ligare* (relier) ; autrement dit, le nationalisme se distingue par sa capacité à réunir, assembler.

- **L'oppression du 'Biedermeier'**

Revenons d'abord au contexte politique. Le congrès de Vienne (1815) garantit l'ordre diplomatique, la paix, mais aussi des mesures anti-libérales. Ce sont les décrets de Carlsbad (1819), édictés sous l'égide du chancelier autrichien Metternich : la censure est appliquée, tout rassemblement politique ou manifestation interdit. Peu à peu, des tensions naissent contre cet ordre viennois conservateur défendant une certaine apolitisation des classes bourgeoises. Cet idéal correspond au terme satirique de « *Biedermeier* » (« *Bieder* » : simple, sans prétention ; « *Meier* » : un des noms de famille les plus fréquents de la Confédération germanique. Il s'agit à l'origine du pseudonyme Gottlieb Biedermeier pris par deux écrivains munichoïses afin de

¹ https://www.jstor.org/stable/pdf/25618642.pdf?refreqid=fastly-default%3Aff2380c285ff77716462c0c5dda8f43c&ab_segments=&origin=&initiator=&acceptTC=1

publier des poèmes satiriques (1855) parodiant ceux d'un instituteur de village souabe fictif, Samuel Friedrich Sauter (1848). Ce fonctionnaire, à l'âme simple mais serviable, est raillé pour sa probité, sa soumission à l'État, son étroitesse d'esprit qu'incarne ses goûts champêtres. Loin d'être historique, le paysage qui transparait dans ses poésies se réduit à un *locus amoenus* respectable, réglé par la discipline et l'habitude.

L'ennui et la vanité portés par les motifs végétaux se retrouvent dans cette toile peinte par l'artiste autrichien Carl Spitzweg (c. 1856) intitulée avec ironie *L'Ami des cactus*. Un homme, de toute évidence un propriétaire, est montré dans son *patio* s'adonnant à sa passion exotique : les cactées. Il est doté de binocles (*// Autoportrait aux bésicles de Chardin, 1775*), et d'une pipe (motif comique renvoyant davantage à la peinture néerlandaise : Franz Hals, *Le Fumeur, 1625*).
Ton grotesque :

- Hybridation des genres, veine flamande se mêlant à veine orientaliste
- Transposition d'un sujet, l'amateur d'art, détourné au profit d'une passion plus prosaïque : le jardinage.
- Une caricature de l'engouement pour le jardin (serres, jardins), puisqu'ici la collection se limite au parapet de l'escalier. La scène est comme « tronquée » (hors-champs), escamotant d'ailleurs une partie de la précieuse collection.

A noter : Spitzweg a notamment travaillé en tant qu'humoriste et caricaturiste au journal *Fliegende Blätter*. Le paysage est ici celui d'une idéologie de classe fustigée pour ses convenances, voire l'inanité de ses valeurs. La nature est ici maîtrisée, décorative. Toute dimension messianique et historique lui a été ôtée. Spitzweg fait donc la caricature de la classe dirigeante viennoise, qui comprend aussi le chancelier Metternich.

- **Paysages et identité collective : de l'hommage aux mobilisations politiques**

Dans ce climat conservateur, plusieurs mobilisations politiques du « *Vormärz* » / ou « Jeune-Allemagne » (*Junges Deutschland*) :

- Depuis 1815, une société d'étudiants (*Burschenschaften*) fondée en 1815 à l'université d'Iéna luttant contre l'ordre de Vienne, ayant pour devise « honneur, liberté, patrie ». Elle se fonde sur les liens étroits unissant la jeunesse allemande avec les aspirations à l'unité nationale.

- En 1817, elle célèbre le tricentenaire des 95 thèses de Luther à Wartburg, en Thuringe ; suivi d'un autodafé des ouvrages jugés conservateurs ou « antiallemands ». Il y a trois significations : d'une part, Luther, par sa traduction de la Bible, avait contribué à fixer la forme standard de l'allemand ; d'autre part, l'autodafé de Luther lui-même contre les livres représentant l'autorité de l'Église. Enfin, une fête célébrant le départ des troupes napoléoniennes. Ces festivités au château de Wartburg (*Wartburgfest*) rassemblent près de 500 étudiants ; et l'occasion d'une iconographie abondante sur Luther, mais aussi la manifestation. Le château de Wartburg représente un lieu de réunion transhistorique.

Père spirituel de la langue allemande, Luther devient une figure libérale sous la plume de Hegel. Par ailleurs, le peintre berlinois Johann Erdmann Hummel réalise, à partir de 1806, un certain nombre de peintures portant sur la vie de Luther². Mais aussi de piété et des scènes de dévotion populaire. Cette huile sur toile, réalisée en 1812, n'est pas sans rappeler le retable de Tetschen de Friedrich.

Enfin, notons que la figure de Luther revient aussi à Worms, en 1868 : Ernst Rietschels, sculpteur, le représente tenant sa traduction de la bible. La statue est entourée de festivités, et regroupe autour de 100 000 visiteurs. Pour certains témoins, comme l'abbé Marbach, c'est la « fête de la libre-pensée », et non une fête religieuse³.

D'autres fêtes sont le lieu de réjouissances politiques, comme la fête de la Hambach en 1832 : elle témoigne de l'insatisfaction de la population suite à l'administration du Royaume de Bavière qui a augmenté les tarifs douaniers et les impôts. Apparaissent, comme en 1817, des drapeaux tricolores (rouge, noir, or) avec parfois la devise « Renaissance de l'Allemagne ». Des artistes participent aussi à cet événement, comme Erhard Joseph Brenzinger. Esquissant sur place des dessins, il les reprend dans une lithographie à la plume intitulée « Le Train pour le château de Hambach » qui a été publiée pour la première fois comme supplément au magazine *Der Zeitgeist*.

- Enfin, la crise de 1848, que nous étudierons plus en détail avec le premier exposé.

² <https://www.jstor.org/stable/1482457?seq=7>

³ <https://museeprotestant.org/de/notice/les-jubiles-du-xix-siecle-en-allemande/>

- **La patrie en danger : frontières à défendre**

Un autre motif de convergence des luttes : la protection du territoire, et dont les frontières. Depuis le traité de Westphalie (1648), la frontière entre l'Allemagne et la France est continuellement disputée ; le Rhin devenant une frontière à la fois politique mais aussi militarisée. Les guerres napoléoniennes mettent en application le concept de « frontières naturelles ». Mais lors du congrès de Vienne, les territoires rhénans sont redistribués entre les différents territoires de la Confédération germanique— la Prusse acquérant la part du lion avec la Rhénanie prussienne. . Pour rappel, en 1813, Ernst Moritz Arndt publie l'ouvrage *Le Rhin, fleuve de l'Allemagne, non pas frontière de l'Allemagne*. En 1840, a lieu la « crise du Rhin » qui forge une identité allemande propre au fleuve. Elle est d'abord le fruit d'une déconvenue diplomatique : en 1839, s'ouvre une conférence à Londres pour régler la question d'Orient. Elle réunit cinq grandes puissances : l'Angleterre, la France, la Prusse, l'Autriche et la Russie. La France, alliée à l'Égypte, défend les prétentions de son pacha en Syrie, mais n'a guère les moyens de son ambition. Les diplomates russes, autrichiens, et prussiens préparent ce traité destiné à partager l'Orient sans que la France ne soit consultée. Se sentant humilié et trahi par ses alliés anglais, le gouvernement français évoque les frontières perdues en 1815. Certains intellectuels français comme Edgar Quinet et Victor Hugo, revendiquent la rive gauche du Rhin. De l'autre côté, Nikolaus Becker, ne cesse de répéter au fil de ses poèmes « ils ne l'auront pas, le Rhin libre allemand / Quoiqu'ils le demandent dans leurs cris / comme des corbeaux avides ». Ce poème se diffuse rapidement dans les Etats allemands, notamment sous la forme de chansons. Lamartine lui répond avec un long poème intitulée « La Marseille de la paix » ; Musset un autre poème « Le Rhin allemand » : « s'il est à vous, votre Rhin allemand/ Lavez-y donc votre livrée/ Mais parlez-en moins fièrement/ Combien, au jour de la curée/ Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant ? ».

Max Schneckengerber écrit quant à lui une chanson patriotique, « la garde du Rhin » appelant à la mobilisation allemande. L'association entre Saint-Empire romain germanique et le Rhin d'ailleurs bordé de châteaux médiévaux perdure, notamment par le biais de certaines traditions populaires : c'est ce que montre ici Jodocus Schlappal dans sa lithographie réalisée en 1825 : il documente ici un défilé de carnaval organisé dans son village natal. Mais c'est également une autre iconographie qui est réactivée, celle du « père du Rhin, comme le montre le tableau de Moritz von Schwind, *Le Père du Rhin* (1848). Cette allégorie emprunte certains codes iconographiques raffinés de la peinture baroque, tranchant avec tout militarisme.

En 1870, la question est définitivement close avec le traité de Versailles établissant le Rhin en frontière officielle. Je clos cette session avec cette lithographie de Gustave Doré, *Le Rhin allemand*. Originaire de Strasbourg, Doré s'est lui-même engagé comme garde national pendant la guerre franco-prussienne, ce qui lui inspire différentes scènes patriotiques (*La Marseillaise*, *Le Chant du départ*, *Le Rhin allemand*, *l'Aigle Noir*, etc...).